

# **Voyageur sédentaire, entre caravane et maison : paradoxe et réaménagements des liens familiaux.**

**Odile Reveyrand Coulon**

## **Introduction**

Tout d'abord : je souhaite vous emmener sur des chemins de traverse afin de montrer combien habitat et dynamique familiale sont corrélés.

Ma perspective, en clinique interculturelle invite à se décentrer et ici à appréhender des sujets que vous ne rencontrez guère dans vos consultations : les Gens du Voyage et plus précisément les Manouches. Se décentrer permet de tendre un miroir pour se questionner autrement sur soi, sur ses habitudes épistémologiques, sur ses évidences/repères.

Qui plus est, les personnes dont je vais vous parler sont elles-mêmes en situation interculturelle, à deux titres : minorité culturelle en France et passant d'un habitat mobile à un habitat fixe.

Je souhaite vous donner à voir, que ce déménagement de la caravane à la maison provoque d'autres déménagements et dans le meilleur des cas des réaménagements psychiques et familiaux.

Ici c'est la caravane qui figure la représentation du corps, corps psychique avec la délimitation du dedans et du dehors mais aussi corps familial et corps social.

Quand de nomade « un » Gens du Voyage (terminologie administrative en France depuis les années 70 qui évite/empêche la singularité et impose l'indifférenciation !) se sédentarise qu'advient-il ?

De la caravane à la maison, et aussi de la maison à la caravane, nous suivrons les modalités d'investissement, de projection, de régression, de composition psychique provoquées par un changement matériel fondamental : le cadre du quotidien.

Déménager de la caravane à la maison réactive la mémoire subjective et familiale et offre l'opportunité de saisir combien l'espace matériel de vie est profondément articulé à l'espace groupale fortement infléchi par la culture.

Je me suis intéressée à ce « passage » d'un habitat mobile à un habitat fixe, proposé à des « voyageurs » par une municipalité soucieuse du mieux-vivre de personnes reléguées sur des terrains vagues dans des conditions insalubres. Les paroles qu'ici je rapporte je les ai recueillies dans le cadre d'entretiens de recherche et de la **collecte** d'histoires de vie, en une démarche d'observation « participante », durant cette période marquée d'incertitudes , + *oxymore* : *voyageur-sédentaire...*

## **Famille et caravane, entre intimité, extimité et public**

Avant d'introduire le changement d'habitat et les déstabilisations qu'il contient, il me paraît nécessaire d'explorer les liens complexes entre sujet-famille et caravane. Je vais par-là mettre en

oeuvre ce que Georges Devereux (anthropologue et psychanalyste) appelle le complémentarisme : cad porter un double éclairage sur l'objet, à savoir : culturel et psychologique. Car, toujours ce même auteur (un de mes ancêtres à penser) précise : « culture et psychisme sont coémergeants ». Ou encore, comme le dit G. Roheim (qui lui, psychanalyste et anthropologue, fait aussi partie de mon background), la culture résulte « d'une mise en forme de la pulsion », (...) « elle est un système d'ordonnement » (...) « elle détermine les modes d'insertion de la personne dans la collectivité et pour ce faire elle donne corps à la famille, à la parenté ».

Je ne peux que répéter, après d'autres, que l'habitat est une production culturelle subjectivement investie. Chacun se l'approprié (« chez moi », « chez nous ») singulièrement au travers des relations et des liens familiaux qu'il abrite. Nous allons voir, que par ce mode de vie en caravane les liens intimes intrafamiliaux se conjuguent aux liens extimes de la famille alentour.

Famille et caravane sont corrélés. Les Manouches explicitent avec force la pensée de S. Mijolla-Mellor : cet espace de vie est « l'illustration métaphorique de la structure inconsciente du groupe familial ».

Quelques informations sur l'organisation de la vie en caravane. On parlera d' «alvéole » résidentielle tant la caravane contient la famille conjugale, restreinte aux parents et aux enfants. S'y déroule les échanges avec les plus intimes, en une proximité fusionnelle. L'intérieur de la caravane est un espace féminin, où le propre et l'ordre sont valorisés. Les tâches sociales, professionnelles sont complémentaires entre femmes et hommes. Et, les filles font comme leurs mères et les fils comme leur père, là est l'idéal partagé, mais aussi érigé en règle (d'où crainte à l'égard du collègue). Soulignons que la caravane abrite strictement le moment de sommeil, ce moment où le corps et le psychisme, s'affranchissent du groupe, s'évadent des contraintes journalières (...peut être espace de rêve dont parle Eiguer). Il se peut que la caravane soit un refuge pour le sujet, tant sollicité par l'environnement familial.

Je reviens quelques instants sur la notion de propreté dans la caravane - toujours remarquée par les travailleurs sociaux – elle est à mettre en équivalence avec la propreté des corps et également avec la sexualité. Si les enfants dorment ensemble dans un même lit, dès la puberté les deux sexes sont séparés, les filles avec leur mère, les fils avec leurs pères, et si possible dans deux caravanes distinctes. Voire, parfois, dès la puberté l'adolescent se voit attribuer un autre espace pour dormir, souvent une nouvelle caravane ou le camion. La propreté est aussi morale se disputer « n'est pas propre ».

En effet, tout de suite imaginons la scène : la caravane n'est pas seule. Toujours d'autres caravanes dans un alentour proche constituent un espace semi-fermé où se déroule non seulement le quotidien de chacun mais aussi les échanges intenses avec les propriétaires de ces autres caravanes, membres de la parenté. Les activités du quotidien, les repas, la lessive, la cuisine, les discussions, le repos, les moments de loisirs ou festifs et l'éducation des enfants se déroulent dans cet espace commun auquel sont adjoint des abris « de fortune », pour entre-autres se laver. Et, de plus, cette étendue délimitée, cernée par les « siens », représente un lieu sûr où les enfants de tout âge (« enfant roi »), ils y évoluent librement (cf les enfants bénéficient d'une « éducation parentale positive » (!!)), elle tient lieu de base de sécurité.

Intensité des relations de sociabilité et peu cas de la subjectivité constamment exposée aux regards des autres (sauf sommeil)

Par contraste, la caravane est l'ultime refuge du corps. « Chacun a sa caravane » annoncent les Manouches, mais un corps pris dans un rapport fusionnel aux parents et fratrie. Lieu protégé, séparé soigneusement (propreté) de l'extérieur.

Une caravane n'a de sens qu'adjoindue à d'autres caravanes, la famille restreinte est toujours dans un rapport d'interaction sociale et affective aux autres petites familles dans une proximité rassurante. Se retrouver entre Manouches de la même parenté (le plus souvent les enfants mariés ou divorcés et les petits-enfants, les frères ou sœurs d'un des deux conjoint et leur famille). La famille restreinte n'existe qu'agrégée à d'autres familles restreintes. « Cette structuration spatiale s'explique par le mode d'inscription de l'individu et de la famille dans l'espace social chez les Manouches » écrit Sachi Moro (2010) un anthropologue finement au fait des manières de vivre manouches. J'ajoute que le sentiment d'unité familiale est référé aux familles ainsi réunies.

Ce groupe caravanes-familles est à géométrie variable bien que tendant à des constantes. Les règles sont souples, mais solides dans un système social de type égalitaire. Il se défait et se refait autrement, ailleurs. Certains s'en vont, reviendront, d'autres arriveront au gré des activités économiques (agricoles), des rassemblements religieux, des événements de la vie joyeux ou de deuil (nous allons en parler un peu après). Etre entre-soi, maintenant fermement les gadjé à l'extérieur, manière de consolider un sentiment identitaire affirmé.

Espace rassurant, qui n'est plus intime mais pas encore publique, relevant de l'extime, le groupe familles-caravanes rassemble des descendants d'un même aïeul (*familija*, en langue manouche, même terme pour désigner famille restreinte et famille élargie) et liés par la filiation et les alliances, filiation aussi bien patri que matrilineaire. De toute évidence cet idéal du moi s'ajuste aux rapports d'élection entre proches choisis. S'il y a conflit les petites cellules se dispersent, se distancient géographiquement.

Il y a bien là une « concrétisation de la manière d'être ensemble » dont parle Cuynet (1999).

J'ajouterai qu'apparaissent ici, ainsi, des enveloppes (moi-peau, Anzieu, 1995) multiples, psychique, corporelle, intra-familial, inter et trans-familial.

Néanmoins, depuis quelques 10 ans, 20 ans, en raison de changements économiques et sociaux dans la société française, certaines familles ne voyagent plus, tout en conservant le mode de vie en caravane.

### **L'entre-deux, de la caravane à la maison et de la maison à la caravane**

Des familles ont accepté d'entrer dans des maisons, après des mois d'hésitations, de conseils et de réflexion, certaines y sont restées, la majorité est repartie en caravane pour le voyage. La satisfaction en un premier temps de l'amélioration manifeste des conditions matérielles de vie (évier, douche, à l'abri des intempéries et du froid) s'est muée en frustrations, rejets, angoisses, souffrances psychiques et par-dessus tout en nostalgie.

Cette nostalgie, palpable, est faite des souvenirs d'enfance, les odeurs, les sons, les sensations corporelles, tout une réactivation des perceptions primaires. Le corps est convoqué.

Madame G explique : « *Une maison en dur, c'est pas aussi agréable. La pierre ne vaut pas le bois, l'odeur n'est pas la même. La maison en bois est faite avec ses mains, on construit un toit pour ses enfants.* » La caravane ranime le passé, l'enfance, un mode de vie et le souvenir de tous ceux qui le partagèrent : « *Je suis née dans une caravane à Bacalan* », avant « *ma grand-mère avait une roulotte à cheval. J'ai toujours vécu en caravane* ». Quand, plus tard, sa mère achète un terrain (non constructible), « *elle y construit une cabane en bois attenante à la caravane qui sert toujours pour faire les saisons ou visiter la famille* » (travaux des champs saisonniers). Maintenant, ici « *le béton c'est froid* », et de conclure : « *Ici, je suis comme un oiseau en cage* ».

Le sentiment d'enfermement domine. W, fille de madame G, 16 ans, précise : « *Entre les quatre murs de la maison, la caravane me manque : entendre la pluie tomber sur la tôle, les enfants qui jouent autour en sécurité, et simplement avoir de l'espace. Quel intérêt de passer ses journées dans une maison, dès que je peux je sors ? L'idée d'avoir un jour ma caravane me rassure.* » Toutefois, pas de retour souhaité sur le terrain d'avant où la police « *surveillait tout le temps* ».

Monsieur J se dit lié à la caravane. Depuis que ses parents ont acheté une maison tout en gardant une caravane – il avait 11 ans –, il a toujours continué de dormir dans la caravane : « *Moi, la maison, il n'y avait rien à faire, j'ai essayé une nuit et je n'ai pas pu. Ma mère ne peut pas rester sans caravane, pourtant elle a la maison où elle mange.* » Désormais, installé dans une de ces nouvelles maisons, il dit ne pouvoir dormir que contre la fenêtre ouverte. S'il avait une caravane, il y dormirait « *pour faire revivre mes souvenirs* ». Souvent la caravane installée dans le jardin de la maison continue de faire office de chambre.

Le « passage » de la caravane à la maison est source d'angoisses archaïques.

Pour chacun la caravane et synonyme de famille, de cette cellule initiale augmentée des autres alentours, non loin.

Pour tous, l'essentiel, après le mariage, est d'être auprès de ses parents, entouré de ses enfants plus tard. Lorsqu'il s'est marié, monsieur J est reparti en caravane avec sa femme, en compagnie de ses beaux-parents, eux aussi en caravane : « *On était tout le temps en caravane, on n'avait pas le temps de s'ennuyer et ma femme angoissait de ne pas voyager, d'être loin de ses parents, on ne restait pas plus d'un mois sur place.* » Le voyage s'arrête, il y a dix ans, quand leur fille aînée s'est mise en ménage, non loin d'ici, dans une maison. « *Avoir un de mes enfants à mille kilomètres est intolérable et m'oblige à rester là. Ils sont à côté de moi, ils viennent me voir tous les jours, sinon je meurs !* »

Maintenant, l'épouse de monsieur J. a totalement changé d'avis : elle choisit la maison. La caravane est – pour elle qui a tant exigé le voyage – associée maintenant à de mauvais souvenirs : *« Pas de sanitaires, pas d'eau courante, ni d'électricité, manger dans le froid, les lessives à la main, et puis surtout c'est difficile pour les enfants, les maladies, la délinquance, et l'hiver, le soir, les enfants sont couchés dans la caravane qui, trop petite, ne peut contenir les adultes qui restent au froid. Je ne vivrai plus en caravane ! »* Bien que *« l'été repartir en caravane... mais sans les enfants jamais !! »* *« Maintenant, j'ai mes enfants autour de moi, c'est le principal ! »*

L'espace fortement investi attendant à la caravane, voire entre caravanes, favorise la sociabilité et le sentiment d'être protégés, contenus par le groupe. Ce cadre de vie familial contribue à l'unité psychique et à l'illusion groupale.

Et une expérience unique, quasi métaphore de cette chaleur humaine : le feu. Madame G raconte : *« Le feu c'est la vie. Dehors, il y a toujours un feu, pour y mettre une marmite, faire chauffer de l'eau. C'est une occupation. On aime le feu, on a toujours vécu avec le feu. Le feu ne s'éteint jamais, il y a toujours des braises, il y a toujours des flammes. C'est aussi un moyen de se retrouver autour du feu, on parle, on plaisante. Y'en a qui disent "c'est les flammes de l'enfer", non ! le feu c'est la vie ! Quand tu allumes du feu, ça réchauffe le cœur, quand tu vois les flammes rouges, bleues, c'est une raison de vivre. Tu fais un feu, ça attire et on discute. Dans les maisons, le poêle à bois je ne m'y habitue pas. »*

Pour Monsieur J, également, le feu est une source de chaleur humaine : *« On fait du feu et tout le monde accourt, le feu ça attire, les voisins se réunissent et se racontent des histoires, des souvenirs. Depuis qu'on est dans des maisons, on se voit moins. Je ne suis plus dehors, je suis dans la maison. Avant on vivait dehors. »*

En traduisant les premiers mots de la phrase de Vidal (1999) par le mot caravane on entend bien qu'ici aussi, *« l'espace habité de la maison fonctionnerait comme reflet, représentation ou image de soi, dès lors, toute altération de ce cadre subjectivement investi va profondément retentir sur l'équilibre psychique »*.

Et, en effet, un aspect important surgit : et si entrer dans une maison, abandonner la caravane, serait/revenait à renier son appartenance identitaire ? Groupale, certes, mais aussi ce sentiment de continuité de soi en dépit des changements, alors est en faillite le besoin de loyauté vis-à-vis de soi et de l'autre dans cette relation de dépendance.

Évoquer la caravane, c'est réactiver la mémoire des parents, de ceux qui vous ont précédés, de ses origines (bien évidemment floues, mais combien revendiquées). Une mémoire non pas inscrite en des traces matérielles, mais faites de récits.

Madame G. nous livre ses pensées : « *Maintenant, les enfants sont habitués à vivre comme des gadjé, les coutumes se perdent. Avant, je disais, "ça c'est à nous, personne ne le prendra et ce sera toujours dans nos têtes, dans la tête de mes gosses, de mes petits-enfants". La vie était belle. Ils ne nous auraient pas forcés, on serait encore là-bas (sur le terrain). Moi j'aurais préféré être encore là-bas. Ici, c'est pas notre vie. Moi je suis Manouche et je le reste, depuis les pieds jusqu'à la pointe des cheveux et jusqu'à ma mort.* »

Monsieur J est autrement explicite : « *Il y a des Gitans et des Manouches, le lien c'est la route, le contact. Chez nous, on a besoin de contacts, même si ce n'est pas la famille.* » « *La plupart des Gitans ne travaillent pas dans les usines : on aime trop notre liberté.* »

Lorsque les maisons ont été construites chaque famille a demandé et obtenu que la caravane soit garée dans le jardin, pour pouvoir repartir à tout moment, pour un voyage auprès d'un membre de la famille installé loin, pour les rassemblements religieux, pour être près de l'hôpital si un parent malade y est hospitalisé, etc.. Mais par-dessus tout la caravane dans le jardin laisse rêver à d'autres voyages plus imaginaires que réels.

Néanmoins, certains repartent ... et ne reviennent pas dans la maison !

Les souvenirs se recouvrent de l'aura de la nostalgie d'une identité mise en danger par ces changements matériels qui réactivent imaginaire et idéalisation/idéal du moi.

Cette mutation a révélé les fragilités et les mécanismes défensifs de chacun. Alberto Eiguer retient l'importance de « l'étaillage de l'habitat réel pour la consolidation de l'unité psychique » et d'ajouter : « c'est à l'occasion des déménagements, impliquant une discontinuité dans l'habitat réel, que l'on pourra apprécier la solidité de l'habitat intérieur » (1999).

### **Pour.... ne pas finir : quelques spécificités de la vie familiale manouche en lien avec l'habitat**

Je n'aurai pas le temps de parler ni de la naissance et attribution du prénom, ni des conduites autour de la puberté, mais j'effleurerai le mariage et m'arrêterai sur les comportements individuels et collectifs face au deuil puisqu'alors l'habitat est particulièrement mis en cause.

Le mariage et un « mariage par rapt » (terminologie anthropologique, quoique !). Deux jeunes (de genre différent) se fréquentent, se plaisent, sont novios, et un beau matin quittent le camp à l'insu de leurs parents, dit-on (j'ajoute !). Ils passent quelques jours loin des leurs et reviennent : dès lors leurs parents n'ont plus que la solution de les marier. Ils leur attribuent une nouvelle caravane et organisent, en général, un somptueux et pharaonique mariage. La caravane est bien le lieu de l'intime, de la sexualité, de la rencontre entre deux sujets, mais aussi identification au modèle parental.

Des mariages peuvent avoir lieu entre un.e Manouche et un.e gadjo, inexorablement le.la gadjo devra adopter les valeurs et codes manouches et sera adopté.e par les Manouches.

Lorsqu'un parent décède, arrivent dans l'espace-caravanes, la maison, autour, partout où ils peuvent installer leur caravane ou leur camion, arrivent donc, des membres de la parenté étendue, du lignage (selon les anthropologues).

Des pleurs, des cris, des gémissements expriment explicitement la perte d'un être « cher », lors des veillées funèbres.

L'enterrement, dans les cimetières communaux, rassemblent une foule immense. La pierre tombale – ultime lieu de résidence - est de très grande dimension et quasi couverte de signes de dévotion au défunt, et, de plus d'allusions symboliques à son appartenance Manouche, comme le « hérisson » !

Et là j'en arrive à un point clé : la caravane du défunt est brûlée. Ce peut même être la maison qui soit brûlée. Elle doit être détruite afin que personne n'y habite. Tous les biens matériels, en particulier contenus dans la caravane, mais d'autres aussi, qui ont appartenu au défunt, même ses outils, sont détruits. Rien ne doit être hérité, ré-approprié. On perçoit, ici, l'identification entre caravane et sujet, la projection corporelle sur l'habitat caravane

Tout est brûlé, détruit « par respect pour les anciens », dit-on. Le « respect » est le maître mot : toutes sortes d'attitudes qui visent à supprimer toute transmission matérielle entre le défunt et tout autre Manouche, quel qu'il soit dans la parenté, proche ou lointain. Il arrive maintenant que la caravane soit revendue à un gadjo (ce qui souligne la distance radical entre les deux populations) et l'argent de cette vente sera investi dans le caveau, personne ne peut en profiter.

Ce « respect », est un véritable « interdit », il relève du « tabou », affiché, déclaré. La manière de parler du défunt est également codée : on ne peut plus utiliser son prénom (d'ailleurs aucun enfant ou petit-enfant ne porte son prénom manouche, chaque prénom est singulier). Entre proches, parents, amis, on parlera du défunt, sans jamais prononcer son prénom, « tout est dans la façon d'en parler, il y a de bonnes façons et des mauvaises », me dit-on. Et la mauvaise façon éveille de l'agressivité à l'encontre de l'irrespectueux.

Ce « tabou » renforce les liens : d'abord il soude les vivants qui se doivent de l'appliquer sinon au risque d'être expulsés, ensuite car il favorise les souvenirs, les réminiscences subjectives, secrètes, qui ne doivent pas être exprimées. Un Manouche explique : « nous on brûle tout, on ne garde rien, les souvenirs restent dans le cœur »

Néanmoins existent des objets « *mûle* », que discrètement on garde, en un lieu caché, comme le couteau du père disparu, sa photo, ou que l'on garde dans ses souvenirs et qui à l'occasion apparaît, comme chanter une chanson que le défunt aimait chanter, ou un plat que la grand-mère savait si bien cuisiner. « On garde seulement un petit truc ».

Rien de matériel n'est transmis du père au fils après le décès du premier. Paradoxalement, le tabou de la transmission matérielle, vient renforcer l'inscription du sujet dans le transgénérationnel.

La transmission est autre et fortement soulignée : c'est dans les relations quotidiennes que le père a transmis des savoir-faire à son fils (et la mère à sa fille). « Ce que m'a transmis mon père je le

transmets à mon fils ». Un lien identificatoire les unit. Rappel : on est dans une société orale où les relations directes scellent les appartenances et les dépendances. Cette proximité (père-fils, dans la famille élargie aussi) suppose des secrets ainsi déposés. D'où la méfiance des Manouche à scolariser leur jeunes ado au collège.

Qui plus est, de là, l'impossibilité de parler de sa famille sans, me dit-on, révéler des secrets. Donc le silence s'impose à l'égard du Gadjó, travailleur social, ou ethnologue, ou psychologue !

Ce mode de vie et d'éducation, reposant sur une continuité sensible – identification projective dans un lien de dépendance affective - contribue, selon nos interlocuteurs, à préserver la culture et l'identité Manouche. Tout ceci contribue à une continuité générationnelle : « même sans caravane on reste des voyageurs ! » lance une femme.

### **En fin,**

Les Manouches donnent à penser, explicitement, combien l'habitat révèle notre façon d'être au monde, les relations d'altérité, les façons de se projeter « corps et âme », oserai-je dire, évidemment psychiquement, sur cet objet culturellement façonné et interprété par chacun.